

Faut placer le père : roman d'Annette Saint-Pierre
(Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1997, 345 p.)

Georges Bélanger

Number 9, 1999

Les relations entre le Québec et la francophonie nord-américaine

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004965ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004965ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bélanger, G. (1999). Review of [*Faut placer le père : roman* d'Annette Saint-Pierre (Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1997, 345 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (9), 165–168. <https://doi.org/10.7202/1004965ar>

FAUT PLACER LE PÈRE : ROMAN
d'ANNETTE SAINT-PIERRE
(Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 1997, 345 p.)

Georges Bélanger
Université Laurentienne (Sudbury)

Il y a fort à parier que, si ce roman s'adresse à un public en général, il risque d'attirer l'attention d'un groupe particulier de lecteurs — l'auteure l'aurait-elle ciblé? —, qui gravite entre autres autour d'un réseau très actif, en plein essor depuis quelques années : celui des Universités du troisième âge (UTA). Parce que le sujet de ce roman, sans être exclusif, possède le mérite d'interpeller directement, par exemple, les membres de ce réseau et de leur proposer une réflexion tout à fait digne d'intérêt sur cette question — le drame d'une personne âgée — si fictive soit-elle.

Comme son titre l'indique, il faut « placer le père », et le père, c'est Louis Vanasse, devenu vieux, malade et un peu encombrant. Annette Saint-Pierre construit, en 56 chapitres suivis d'un épilogue, un récit qui raconte la vie de ce personnage et de sa famille à partir de plusieurs fils directeurs qui soutiennent l'ensemble du roman. Et, affirmons-le d'entrée de jeu, il s'agit d'un véritable réquisitoire contre le sort réservé aux personnes âgées par la famille et la société.

À l'instar d'Alexandre Sellier, personnage principal de *La Quête d'Alexandre* (premier tome des « Chroniques du Nouvel-Ontario » d'Hélène Brodeur), Louis Vanasse, sans instruction, a quitté lui aussi son Québec natal, la ville de Chicoutimi, suivant sans doute une vague d'émigration — dans la foulée des mouvements de colonisation du début du siècle au Canada. Avec des membres de sa famille, il se dirige non pas vers le Nouvel-Ontario cette fois, mais vers l'Ouest ; il s'enracine ainsi à Sainte-Sophie, au Manitoba, sur une ferme dont il héritera d'ailleurs, et où il passera une grande partie de sa vie.

Le roman s'ouvre au moment où Louis Vanasse, âgé de 80 ans, vit seul dans un petit appartement à Winnipeg, et arpente les rues en « marmonnant des patenôtres ». Au fil du récit et des souvenirs qui le jalonnent, le lecteur découvre en alternance comment il a vécu et comment il vit sa solitude présente. En fait, il connaît la solitude depuis fort longtemps, depuis que sa femme, Lucienne Saint-Clair, a décidé après plusieurs années de mariage, de quitter mari et « pays » et de revenir vers l'Est, à Montréal, accompagnée de tous ses enfants, à l'exception de la huitième et dernière, Josette, qui a choisi de demeurer avec son père. Beaucoup plus tard, un fils, Thomas, après avoir

connu plusieurs déboires, sera forcé de revenir à Winnipeg auprès de son père.

Les trois protagonistes étant bien en place — le père, Louis Vanasse, et ses deux enfants, Josette et Thomas —, la narratrice n'a plus qu'à orienter la trame du récit, ce qu'elle fait avec une grande maîtrise. Bien que le roman soit parsemé de plusieurs pistes et péripéties, celles-ci convergent toutes vers un point commun et central : l'existence du père.

Mais qu'arrive-t-il au juste au père Vanasse, quel sort lui est-il réservé ? Si le dénouement se dévoile heureux, ce n'est pas avant d'avoir surmonté maints heurts et difficultés que le personnage y parviendra. Angoissé et terrorisé en effet à l'idée d'être « placé », Louis Vanasse, par tous les moyens, essaie d'afficher, auprès des travailleurs sociaux et des membres de sa famille, une parfaite maîtrise de son autonomie et une santé à toute épreuve. Cependant, la menace pèse toujours, et l'auteure ne manque pas de la faire sentir lourde et harcelante tout au long du roman. Un jour la maladie aura raison de lui, il aura beau résister, sachant bien que l'hospitalisation signifie, à plus ou moins brève échéance, une place quasi assurée dans un foyer d'accueil. Têtu, obstiné et épris de liberté, il refusera pourtant un tel régime de vie et s'enfuira de ce lieu déshumanisé où les personnes âgées sont devenues des matricules, traitées comme des enfants et parquées dans des chambres et des espaces minuscules, antichambres de la mort. Voilà le véritable motif de ce roman : mettre en lumière le sort réservé aux personnes âgées — représentées ici par un personnage —, l'incurie de la société à les traiter avec déférence et les difficultés qu'éprouve la famille, souvent mal préparée à prévoir de telles situations. Au plan familial, deux personnages, Thomas et Josette, en symbolisent les aspects contradictoires.

De retour de Montréal, Thomas, le fils ingrat — adjuvant oblige —, joue d'abord un rôle de messenger porteur de mauvaises nouvelles. Non seulement annonce-t-il son échec personnel — sa vie matrimoniale a volé en éclats et il est devenu voleur à la petite semaine —, mais aussi l'échec ou le sort plus ou moins enviable qu'ont connu les autres membres de la famille à Montréal pendant toutes ces années, en particulier la mère : elle est morte, raconte Thomas, misérablement et abandonnée dans un hôpital. Y aurait-il lieu d'y voir une quelconque punition pour l'abandon et l'éclatement de la famille, la trahison en quelque sorte, et l'exil ? Serait-ce « hors du Manitoba, point de salut ! », pour reprendre le titre d'un essai de Sheila McLeod Arnopoulos sur le Nouvel-Ontario (*Hors du Québec, point de salut !*) ? Il est en tout cas étonnant de constater que, même si le monde se divise la plupart du temps en deux parties dans *Faut placer le père*, le royaume du bien et celui du mal, vision manichéenne par excellence, l'échec — la punition — semble stigmatiser la vie de ceux qui ont abandonné, « trahi » d'une certaine manière la terre, le territoire d'adoption. Mais le comportement disgracieux et honteux de Thomas à l'égard du père l'associe mieux au rôle de premier plan qui lui est dévolu : par envie et par jalousie, incapable de résister à l'attrait de l'argent, il n'a de

cesse de manigancer pour se débarrasser du père, le « placer » au plus coupant, de l'*enfirouâper* pour mieux l'exploiter, et d'essayer de le spolier jusqu'à la fin. Il s'interposera à maintes reprises pour contrecarrer tous les plans du père. Bref, l'image parfaite du fils ingrat, du mouton noir de la famille, que l'auteure oppose au père Vanasse.

D'autre part, Josette, la préférée de Vanasse, ne manque pas d'entourer son père, et de lui prodiguer mille soins, malgré des absences sporadiques. C'est d'ailleurs ce personnage, bien involontairement — mais surtout grâce à la présence d'une narratrice très vigilante —, qui fera basculer le cours du récit et changera toute la vie du père. Les souvenirs rappellent que, il y a plus de vingt ans, Josette a subi un véritable coup de foudre et a connu une aventure avec un jeune soldat de passage, Patrice Devaux, de qui elle aura eu un enfant, cédé à la crèche, à l'insu du père biologique et de toute sa famille, à la suite d'un séjour prolongé à Edmonton. Après toutes ces années, Josette décide de partir à la recherche et du fils et de ce père, qu'elle n'a jamais oubliés et qu'elle découvre comme par hasard et après quelques imbroglios, l'un (Howard), dans la région de Winnipeg, où il est infirmier dans un centre hospitalier, l'autre, en France, où la vie a fait de lui un ancien combattant physiquement handicapé. Facile à pressentir, le dénouement ne tarde pas à s'annoncer : ce petit-fils (et ce fils) fera le bonheur de tous, en tout premier lieu du grand-père avec lequel il se liera d'amitié et vivra des moments de grand bonheur, de Josette et Patrice ensuite, parce qu'il permettra de touchantes retrouvailles et le rappel d'un amour perdu.

Les deux derniers chapitres et l'épilogue contiennent une suite d'événements qui confirment le succès de Louis Vanasse au cours de ses quatre années de luttes et d'efforts dans le but d'améliorer son sort malgré les obstacles et les périls, et au détriment de tous, mais surtout de provoquer autour de lui une prise de conscience de la situation faite aux personnes âgées. C'est là une question à laquelle son petit-fils sera le premier sensibilisé, puisqu'il fondera un foyer moderne, reconceptualisé et modèle, que le père Vanasse acceptera avec enthousiasme d'habiter, sans crainte d'y perdre son identité, son autonomie et sa liberté. Il lui faudra pour cela vaincre un ultime obstacle avant d'accéder à ce bonheur : la jalousie, les menaces et les querelles de Thomas et des autres enfants, revenus de Montréal et regroupés à la ferme avec l'intention bien arrêtée d'écarter Howard, ce petit-fils surgi de nulle part, de contester le testament, et de mettre le grappin sur la ferme et l'héritage du vieux.

En conclusion, Annette Saint-Pierre s'identifie beaucoup au récit de son roman, on ne devra pas s'en surprendre, étant donné l'objet même de *Faut placer le père*, qui porte, essentiellement, sur l'illustration du drame personnel d'un personnage, le père Vanasse, pour mettre en relief le portrait et l'itinéraire d'une personne âgée. Drame semé d'émotions et de déchirements que l'auteure décrit aussi avec insistance pour en représenter l'enjeu : le respect et la garantie d'une pleine autonomie, et de la liberté. Il n'y a donc pas lieu de

s'étonner si l'auteure cède à l'occasion une place trop marquée à la narratrice qui annonce ou devance pour ainsi dire le fil des événements, devenus trop prévisibles, et se laisse aller à les émailler d'observations et de remarques que d'aucuns jugeront moralisatrices. Peu importe et qu'à cela ne tienne, le lecteur passera outre, se laissera séduire par cette histoire émouvante, s'abandonnera à la candeur du récit — au demeurant très bien écrit —, et acceptera de suivre de bonne grâce et avec intérêt la vie et l'existence de Louis Vanasse.

Annette Saint-Pierre n'en est pas à son premier livre. Ce roman, *Faut placer le père*, connaîtra du succès, et ce, bien au-delà du cercle restreint des Universités du troisième âge, dont nous avons fait mention au début de cette recension, pour solliciter un public élargi et beaucoup plus vaste.